Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 22

Artikel: On gadzo affanâ bon martsi
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194312

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

« Le bon Dieu nous préserve de fléaux, de guerres, de peste, de famine, de mauvaises ombres et de vilaines rencontres. »

Après celà, elle n'avait plus rien à craindre et pouvait s'endormir tranquillement.

Ah ! qu'il faisait bon entendre ces histoires, et comme j'en tremblais en cachette à la maison, où je me gardais bien de les raconter, persuadée qu'on me les aurait gâtées !

Et voilà qu'aujourd'hui, où si facilement on ne croit à rien, la *télépatie*, dont on commence à parler, va peut-être causer à plus d'une personne autant d'émotion que m'en firent éprouver autrefois les superstitions de ma voisine. Pourquoi non, puisque les vieilles choses deviennent nouvelles.

ALICE.

Boum !

La question des cuirassés étant à l'ordre du jour, M. Raoul Lucet, le savant et spirituel chroniqueur du *XIX*me *Siècle*, y a trouvé le sujet d'une très curieuse chronique, publiée dans ce journal, et à laquelle nous empruntons les passages suivants :

Le rêve des ingénieurs et des stratèges, c'est d'avoir sur mer des canons monstres, d'une force et d'une portée irrésistibles, comme les Bange, les Armstrong, les Krupp, etc, savent les concevoir. Seulement, cette artillerie cyclopéenne étant aussi lourde qu'encombrante, il a bien fallu lui construire des affûts, c'est-à-dire des navires à sa mesure. — Ce serait parfait — sous réserve, bien entendu, des critiques, variées dont les cuirassés demeurent toujours passibles.

Des canons comme les quatre grosses pièces de 34 du *Magenta*, qui vous crachent avec précision à deux lieues des projectiles de 420 kilos, c'est mirifique, sans doute, à vue de nez. Il y a malheureusement une contre-partie.

Tant que ces canons restent muets, parbleu ! ça va tout seul. Mais quand ils « gueulent » c'est une autre paire de manches. Le souffle des gaz est d'une telle violence que tout est culbuté, détraqué, brisé dans un rayon de cinq ou six mètres. Cela fait l'effet d'un cyclone ou d'un trenblement de terre.

On ne saurait rien imaginer, à cet égard, de plus suggestif que la déposition de l'amiral Rocomaure devant la commission d'enquête parlementaire :

« Pour juger de l'effet d'une pièce de l'extrême chasse-arrière sur le *Davout*, nous avons mis un mouton dans la cabine du commandant : il a été très violemment projeté contre la galerie, mais il n'a pas été tué... Toutes les vitres avaient été brisées et le pène en cuivre de la porte cassé net. »

A bord du *Magenta*, quand on va tirer les gros canons, le clairon sonne l'alarme, pour avertir les hommes d'équipage que s'ils tiennent à leur peau ils n'ont qu'à se mettre à l'abri dans les postes qu'on prend soin de leur désigner à l'avance. Il n'est pas sûr que les canons de 34 cassent quelque chose à bord du navire ennemi sur lequel ils tirent, parce qu'il n'est pas sûr qu'ils touchent la cible ; une cible mobile, en effet, cela se manque quelquefois. Ce qui, en revanche, est à peu près sûr, c'est qu'ils casseront quelque chose à bord du navire qui les porte. Gare aux pointeurs et aux servants qui ne prennent pas leurs précautions ! Ils n'ont plus, quand la poudre parle, qu'à numéroter leurs os. La secousse est si intense, en effet, que des mannequins cloués sur le pont avec des pointes sautent en l'air comme des bouchons de champagne. Il va de soi que des hommes, dont on ne peut fixer l'assiette par les mêmes moyens, auraient le même sort, avec telles conséquences que de droit.

Si ces terribles engins tiraient souvent, il s'ensuivrait nécessairement que bientôt toutes les cloisons du navire seraient disloquées et tous ses rouages faussés. Il est même probable que les autres pièces de moindre taille, détraquées par ces ébranlements répétés, ne tarderaient guère à être mises hors de service. Heureusement (?) les canons de 34 ne sont pas très bavards, et pour cause. Ils ne peuvent guère, en effet, tirer plus de quatre ou cinq coups à l'heure, par l'excellente raison que ce n'est pas trop de dix ou douze minutes pour les charger et les pointer à l'aide de machines spéciales.

Ici, vont se poser un tas de questions indiscrètes.

Ces canons monstres, qui n'entrent en scène que tous les quarts d'heure et paraissent être, *exceptis exceptandis*, aussi dangereux pour ceux qui s'en servent que pour l'ennemi, ne pourraient-ils pas être avantageusement remplacés par des pièces de plus faible calibre, mais faciles à manœuvrer sans risque et capables de tirer 3, 4, 5, 6 coups à la minute ? Certes, ce n'est pas drôle de recevoir dans les flancs un obus de 420 kilogrammes. Mais quand on a une fois essuyé le feu d'une pièce de 34, on est sûr d'avoir douze ou quatorze minutes de répit. Or, en quatorze minutes à tirage forcé, on abat joliment du chemin.

Je sais bien qu'un cuirassé ne possède pas qu'une seule grosse pièce : à bord du *Magenta*, par exemple, il y en a quatre, qui peuvent tirer tour à tour. Mais on ne peut pas les mettre du même bord, de peur que le navire, qui a la tête plus lourde que le derrière, ne fasse la culbute. Pour pouvoir successivement démuseler ses quatre molosses, il faut que le *Magenta* fasse un tour complet sur lui même, et l'on sait s'il a de bonnes raisons pour y mettre le temps. De telle sorte que si lesdits molosses ne prennent qu'une demi-heure pour aboyer tous les quatre, ce sera le bout du monde. Or, une demi-heure, c'est plus qu'il ne faut pour détruire toute une flotte, puisqu'un seul de ces canons de 14, qui vont sans inconvénient par douzaines, a pu, pendant ce temps-là, lancer quelque-chose comme 100 ou 150 obus de rupture à la mélinite avec une vitesse initiale de 640 mètres. Avant, en un mot, que les canons monstres du cuirassé aient pu seulement ouvrir deux fois la gueule, il leur sera tombé sur l'échine une pluie de mitraille fulminante à tout casser.

Serait-ce donc que les canons monstres ne seraient que des engins de parade, bons tout au plus à « épater » les bourgeois et à démolir le mobilier de leurs imprudents possesseurs ? Telle est effectivement la pessimiste conclusion formulée tout à trac par nombre de bons esprits.

On gadzo affanâ bon martsi.

L'autro dzo, à propou dâi quatro frârès Combi, que musicâvont ein écoseint, vo desé que s'on dit que ne faut pas atteindrè âo leindéman po férè cein qu'on pâo férè lo dzo mémo, y'a tot parâi dâi iadzo iô rein ne bourlè, et iô on pâo atteindrè on boquenet ; mâ ne faut portant pas férè coumeint la municipalitâ d'on veladzo dè noutron canton a fé avoué son messeilli.

Cé veladzo que vo dio, on bio veladzo, pas tant liein dâo pî dè la montagne, avâi on messeilli que ne fasâi pas tant bin son serviço, à cein qu'on desâi ; lè z'einfants allâvont à la marauda, lè dzeins passâvont su lè cheindâi défeindus, lè bovâirons ne fasont min dè vîrès, lè mutons brottâvont lo tserfouliet dein lè pliantadzo, et jamé cé tsancro de messeilli ne gadzivè nion, et jamé ne fasâi on rappoo, quand bin l'étâi pâyi po sè veilli à cein que sè passâvè pè la campagne.

— Ah ! l'est dinsè ! se sè peinsà lo syndiquo ; eh bin, ne veint lâi mettrè oodrè ! et dein 'na tenâblia dè la municipalitâ, décidaront dè cassâ cé crouïo messeilli.

Lo leindéman, lo syndiquo reincontrè lo gaillâ et lâi fâ la coumechon.

— Cein ne pâo pas mé allâ dinsè, se lâi fâ, vo ne fédè pas voutron serviço dè sorta ; tsacon sè plieint, et la municipalitâ a décidâ dè vo bailli voutron condzi po lo bounan. Teni lo vo po de !

L'est bon. Lo bounan arrevè et lo messeilli dégomâ, aprés avâi étâ pâyi, ne retornè rein mé férè sè riondès pè la campagne, et restè à l'hotô quand n'a rein à férè défrou.

L'annâïe sè passè dinsè, et quand cein vint contrè lo bounan d'aprés, lo vîlhio messeilli reincontrè per hazâ lo boursier, que lâi fâ :

— Dis-vâi ! te foudrâi prâo veni teri ton gadzo, po que pouésso férè mè compto !

— Est-te mè que l'é étâ sti an ? repond lo gaillâ, on bocon ébâyi . . .

Et l'est dinsè que la municipalitâ, po ne pas avâi nonmâ tot tsau on nové messeilli, lâi a pas repeinsâ, et que lo vîlhio a pu, sein avâi battu lo coup, teri son gadzo, kâ dè bio savâi que n'a pas manquâ dè passâ tsi lo boursier.

Comment on monte une bibliothèque de 1000 volumes à très peu de frais.

Je me présentai, l'autre jour, chez M. ***, le priant de me donner quelques renseignements sur une affaire qui m'intéressait. Il me reçut de la façon la plus aimable, dans son cabinet de travail.